
Régine Azria

**Esther Benbassa, Pierre Gisel (éds.),
*L'Europe et les juifs***

Genève, Labor et Fides, 2002, 215 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Régine Azria, « Esther Benbassa, Pierre Gisel (éds.), *L'Europe et les juifs* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 126 | avril - juin 2004, document 126.4, mis en ligne le 17 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/2176>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/2176>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

une symbolique abstraite, expression d'un formidable respect de la vie et des forces cosmiques.

La démarche archéologique et iconographique se révèle fructueuse, non seulement vis-à-vis de l'ethnohistoire, mais aussi de l'épigraphie, dont l'A. suspecte les tendances récentes à un phonétisme abusif, alors que tout porte, dans certains cas, à "faire confiance" au contenu imagé des glyphes, donc à leur valeur logographique. La mise en garde est salutaire et de bonne guerre de la part de l'A., iconologue. Toutefois, les dimensions linguistiques du déchiffrement, dans les approches des années très récentes de l'épigraphie mayaniste, ouvrent des voies nouvelles sur les conceptions mayas classiques du souverain, du sacré et du divin ; les recherches archéologiques nuancent par ailleurs la puissance de la royauté classique, prise dans les tensions sociales et politiques des factions lignagères, qui annoncent les développements aristocratiques du Postclassique.

Le propos diachronique, dans son refus heuristique de voir une religion maya intemporelle, néglige logiquement d'en établir le socle fondamental, ou de suivre l'axe central de continuités qui sont indéniables (pp. 177 et 188, concernant les conceptions du ciel, p. 426, celles de la terre), jusque dans le temps présent des sociétés mayas. Ce serait peut-être un autre livre à écrire. De même, on souhaiterait que, dans la perspective du caractère mésoaméricain de la religion maya (p. 424), la notion si fondamentale mais si ambiguë de "dette" des hommes dans la tradition du sacrifice soit développée, encore qu'il ne s'agisse pas d'un thème vraiment abordable par l'iconographie. Et la capacité de la religion maya postclassique à accueillir et à intégrer des éléments du christianisme à partir de la pacification de la fin du XVI^e siècle, est un autre problème, seulement évoqué, que la démarche historique soulève. Mais tant de livres restent à écrire sur les Mayas...

Celui-ci est le résultat d'un immense travail de synthèse et de réflexion, qui marque fortement les études mayanistes par sa cohérence et les réoriente par la mise en évidence du changement : les modes d'articulation successifs du politique et du religieux sont dessinés avec fermeté, ouvrant la voie à une approche renouvelée des instances de pouvoir et de leurs postures dans les cités mayas du Classique au Postclassique. C'est en outre un ouvrage qui donne largement assez à voir et à comprendre pour qu'on puisse aussi y chercher la promesse d'autres synthèses à venir sur cette culture.

Marie-Charlotte Arnauld.

126.4

BENBASSA (Esther),
GISEL (Pierre), éd.s.

L'Europe et les juifs. Genève, Labor et Fides, 2002, 215 p.

L'Europe éprouve bien des difficultés à se construire mais elle en éprouve tout autant à se penser en tant que telle. Cet ouvrage, très riche, en est une illustration. Difficile en effet pour les coordinateurs de cet ensemble, fruit d'un colloque organisé en 2000 par la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, de trancher entre une approche « juxtaposante », procédant par blocs nationaux ou régionaux, et une approche transnationale, synthétique ou thématique. Ce n'est pas là un reproche, ni même un regret, mais un constat. Un constat qui prête à réfléchir sur le fait que cette Europe qui ne se résigne pas, à juste titre, à se définir comme une simple entité géopolitique ni même comme un simple espace régi par des règles communes (économiques, juridiques et/ou autres,...) est aussi une construction intellectuelle, voire épistémologique. Comment l'appréhender, la constituer en « objet » d'étude, de réflexion, d'interrogation ? Comment en circonscrire, au-delà du cadre politique et éventuellement constitutionnel, les limites territoriales, culturelles, religieuses, philosophiques, alors que nous savons que ces limites n'en sont pas ou qu'elles ont vocation à être transgressées ? Car n'est-il pas vrai que cette Europe est condamnée à se dépasser elle-même, à se projeter en permanence en dehors et au-delà d'elle-même, que ce soit du fait de son histoire et des références dans lesquelles elle se reconnaît ou aspire à se reconnaître, ou que ce soit par la circulation et les flux des populations, des biens, des idées qui la traversent et la constituent ?

Si parler d'Europe ou écrire sur l'Europe n'est déjà pas simple, combien moins simple encore la possibilité d'un discours sur l'Europe et les juifs ! C'est pourtant bien là le pari des éditeurs. Mais, une fois encore et au risque de nous répéter, pour qu'un tel discours soit concevable encore faut-il que l'Europe elle-même soit « pensable ». Or elle ne peut l'être ou prétendre le devenir que pour autant qu'on parvienne à l'ériger en objet ou encore qu'elle s'impose comme sujet face à son/ses Autre(s) vis-à-vis de même nature : espaces géographiques, culturels, civilisationnels. C'est à l'évidence ce jeu de cache-cache entre une Europe-objet et une Europe-sujet qui se donne à voir ici, le fil invisible qui mène de l'une à l'autre étant, cela va de soi, les histoires juives qui s'y jouent, s'y nouent, s'y dénouent, s'y renouent.

Ainsi dans plusieurs des contributions ici rassemblées (l'ouvrage en compte dix auxquelles il faut ajouter une introduction par P.G. et une conclusion par E.B. plus deux courts essais prospectifs signés respectivement par David Banon et François Garaï, sur le thème « Quel avenir pour les juifs et le judaïsme en Europe ? »), l'Europe est présente, mais en creux et sans jamais être nommée ; elle sert de cadre implicite à une action dont l'enjeu explicite n'est pas elle. Ainsi, Michel Escamilla montre comment, à l'aube des temps modernes, l'unité politique de l'Espagne se fait aux dépens des juifs. Si le thème et la démonstration qui l'accompagne ne sont pas nouveaux, ils ont néanmoins le mérite de rappeler qu'à son échelle, celle de la Péninsule, et avec l'objectif clair et précis qui est le sien – la Reconquête – et les moyens dont elle dispose – un pouvoir déterminé et des relais ecclésiastiques efficaces, le Saint-Office de l'Inquisition –, l'Espagne rejoue un scénario déjà imaginé et mis en scène (et magistralement analysé par Dominique Iogna-Prat, dans *Ordonner et exclure : Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam, 1000-1150*, Paris, Flammarion, 2004 (coll. « Champs »)) quelques siècles plus tôt à Cluny et qui prétendait alors valoir pour l'ensemble de la chrétienté, celui de la christianisation (dans le cas présent il s'agit de re-christianisation), une christianisation s'effectuant par dilatation et expulsion de l'Autre, étant entendu que dans les deux cas le rôle de l'Autre est tenu par les mêmes, à savoir les juifs, les musulmans, les hérétiques (ici ces derniers sont les marranes, nouveau-chrétiens suspects ou convaincus de judaïsme ; pour Cluny ce sont, entre autres, les vaudois et les cathares). Dans les deux cas l'Église se confond avec le monde qu'elle entend conquérir par la conversion et l'expulsion. Or, dans les deux cas ce monde commence en Europe, qui en est la matrice. Mais il s'agit d'une Europe dont la notion est alors étrangère aux acteurs concernés. Dans les deux cas encore ce monde-Europe éprouve la nécessité de se projeter en dehors de lui-même : avec Cluny en se lançant dans l'aventure de la Croisade ; avec l'Espagne, par la découverte de l'Amérique.

À l'autre bout de la table des matières, Pierre Bouretz, par sa contribution « Israël en Europe : réflexion sur la modernité juive », fournit un autre exemple, fascinant et terrible, de cette Europe qui ne prend la mesure d'elle-même qu'en s'exportant hors d'elle-même et ne prend un sens positif pour les juifs émancipés qu'à la condition qu'ils la quittent et l'emportent avec eux. Voici quelques-unes des facettes de ce paradoxe nécessaire, éclairées par des

penseurs juifs d'Allemagne auxquels P. Bourotz donne la parole. À défaut d'être acteurs de leur histoire dans une Europe où leur être juif se dilue dans l'assimilation et l'invisibilité obligées, les juifs peuvent prétendre reprendre leur destin en main grâce au sionisme, mais à la condition expresse qu'ils n'oublient pas cette mise en garde que formule Rosenzweig en 1917 : « ce n'est qu'en gardant le contact avec la diaspora que (les sionistes) seront forcés de ne pas perdre de vue le *but*, qui est de devenir des sans-patrie du *temps* et de rester des nomades, même là-bas ». Ou encore, Léo Strauss qui voit dans le sionisme une révolte contre l'assimilation, « une sortie de la nouvelle Égypte », l'Égypte étant évidemment l'allégorie de ce lieu de perte qu'est l'Europe. Pour autant, l'Europe ne se laisse pas aussi aisément congédier. Et, s'il fallait filer l'allégorie, on pourrait ajouter que les Hébreux eux-mêmes ne sont pas partis les mains vides. De même, sans l'héritage que les juifs ont accumulé en Europe, l'État juif serait une créature sans chair. C'est précisément ce que suggère Léo Strauss encore lorsqu'il écrit : « l'État juif sera une coquille vide sans une culture juive plongeant ses racines dans l'héritage juif ». Mais Strauss a conscience que le piège européen qui continue à tenir les juifs captifs, même une fois partis, est plus subtil encore. P. Bourotz l'explique de la façon suivante : « aux yeux de Strauss la difficulté dans laquelle s'enfermait le sionisme politique tenait en ce qu'il partait d'une critique de l'assimilation comme solution libérale au problème juif, mais définissait son propre projet avec les moyens du même libéralisme, comme s'il ne pouvait imaginer la sortie d'Égypte qu'au travers de l'une des plus puissantes idéologies de l'Europe moderne : celle qui attache la liberté à la seule construction politique d'une nation ». Vu sous ce jour, « Israël en Europe » serait donc quelque chose qui ressemblerait à un bout d'Europe hors de l'Europe où, grâce à la victoire du sionisme, les juifs pourraient enfin réaliser leur vieux rêve biblique, celui de former une nation pareille aux autres nations.

Mais laissons à ceux à qui l'envie viendra de s'y plonger, le soin de découvrir par eux-mêmes les autres essais qui composent cette belle mosaïque.

Régine Azria.

126.5

BERGER (Peter).

Questions of Faith. A Skeptical Affirmation of Christianity. Oxford, Blackwell 2004, 187 p. (bibliogr., index).

I like this book very much, but I am perplexed about how to review it. The more so